



Christina TOREN & Simonne PAUWELS (eds), *Living Kinship in the Pacific*

New York & Oxford, Berghahn Books, 2015

Hélène Nicolas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/13642>

DOI : 10.4000/clio.13642

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2017

ISBN : 9782410003741

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Hélène Nicolas, « Christina TOREN & Simonne PAUWELS (eds), *Living Kinship in the Pacific* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 45 | 2017, mis en ligne le 29 septembre 2017, consulté le 07 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/clio/13642> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2021.

Tous droits réservés

Christina TOREN & Simonne PAUWELS (eds), *Living Kinship in the Pacific*

New York & Oxford, Berghahn Books, 2015

Hélène Nicolas

RÉFÉRENCE

Christina TOREN & Simonne PAUWELS (eds), *Living Kinship in the Pacific*, New York & Oxford, Berghahn Books, 2015, 266 p.

- 1 Comment se vivent et s'expérimentent actuellement les relations de parenté dans le Pacifique ? Voici le fil conducteur qui relie les onze contributions de ce bel ouvrage dirigé par Christina Toren et Simonne Pauwels. Il actualise l'anthropologie de la parenté des îles du Pacifique, de la Nouvelle-Zélande à la Papouasie-Nouvelle-Guinée, en passant par Fidji, Tonga, Samoa et Taïwan. En introduction, C. Toren et S. Pauwels questionnent la manière dont la parenté constitue dans le Pacifique une trame essentielle des relations sociales, reliant la vie de tous les jours à une histoire multiséculaire et affectant des domaines aussi variés que le genre, l'échange, la politique, la cosmologie et le système de propriété.
- 2 Les chapitres quatre à dix questionnent la pratique de la parenté, au prisme des relations entre les germains de sexe opposés (les sœurs et leurs frères, classificatoires ou non) et leur descendance respective. Quels sont les apports de ces ethnographies aux études de genre ?
- 3 Ingjerd Hoëm (chap. 4) relate que les gens de Tokelau, en Nouvelle-Zélande, parlent spontanément de la relation entre une sœur et son frère pour caractériser leur culture. Les sœurs et leurs enfants ont un pouvoir spirituel – les sœurs pouvant bénir ou maudire la descendance de leurs frères – ainsi qu'un pouvoir économique de distribution des biens cérémoniels. Les frères et leurs fils ont davantage un pouvoir de commandement et de production. Il existe une continuité, nous dit I. Hoëm, entre la

relation frère-sœur, faite d'affection, d'entraide et de respect, et la conception de la société, divisée en moitiés différentes et complémentaires.

- 4 À Tonga, les terminologies de parenté (Svenja Völkel, chap. 5), les rituels et les rapports familiaux quotidiens (Françoise Douaire-Marsaudon, chap. 9) témoignent du statut particulièrement élevé des sœurs. Toute femme est en effet supérieure à l'ensemble de ses frères : elle est porteuse du *mana* (puissance) des ancêtres. Si un homme ne respecte pas la relation d'aide, d'affection et d'évitement entre germains de sexe opposé, sa sœur peut le sanctionner en affectant la fertilité de son épouse. Les enfants de cette femme sont supérieurs à leurs oncles utérins, ils peuvent prendre les biens du groupe maternel : c'est la célèbre relation *fahu*. La tante paternelle est *a contrario* redoutée par ses nièces et neveux : c'est elle qui peut prendre leurs biens et qui a un avis décisif lors de tous leurs rituels de cycle de vie. Selon F. Douaire-Marsaudon, « la relation frère-sœur prend tout son sens quand le frère et la sœur ont tous les deux leur propre descendance : chacun d'eux, à leur manière, sont les 'vrais' parents des enfants de l'autre » (ma traduction, p. 188). Les alliances entre *kainga* (groupes se référant à des terres et des ancêtres communs) reposent ainsi sur les liens indéfectibles du « complexe *fahu* » : au cœur des stratégies politiques et militaires se trouvent ces rapports de parenté.
- 5 La relation *fahu* de Tonga comporte de nombreux points communs avec la relation *vasu* à Fidji. Simonne Pauwels (chap. 7) et Françoise Cayrol (chap. 10) affirment que les enfants d'une femme y sont supérieurs aux frères de cette dernière. Dans l'île fidjienne de Lau, S. Pauwels précise que seule la sœur aînée est considérée comme supérieure à ses frères, les autres germains étant simplement hiérarchisés par ordre d'aînesse. La parole d'un homme sans sœur et donc sans *vasu* est considérée sans *mana*, c'est-à-dire sans puissance, et sans assise. Le fils de la sœur aînée d'un chef reçoit le plus souvent les honneurs et les premiers fruits de la chefferie de son oncle utérin, car, porteur de *mana*, il est le garant de la paix et de la prospérité du groupe maternel. Selon F. Cayrol, à Nasau (Fidji), « la propriété et le statut sont pour les hommes, quand la mobilité et la fertilité sont pour les femmes, et chaque groupe dépend de l'autre pour le renouvellement des relations qui forment la base de toute vie » (ma traduction, p. 235). Cela est particulièrement mis en scène dans les symboliques de genre associées aux maisons, les rituels du cycle de vie et l'histoire des lignages.
- 6 La population Ankave-Anga de Papouasie-Nouvelle-Guinée (Pascale Bonnemère, chap. 6) considère que le sang n'est transmis à la descendance que par les femmes : un homme n'a des liens de sang avec la génération suivante qu'au travers de ses nièces et neveux utérins. Une sœur permet à son frère de devenir un oncle maternel – le statut le plus élevé de la société Ankave-Anga – en lui donnant des nièces et neveux, mais aussi et surtout en autorisant symboliquement la naissance de ses enfants et chaque phase rituelle de son cycle de vie.
- 7 Sans surprise, à Samoa, un village est pensé comme une communauté de frères, de sœurs et de parents, et il est géré par trois groupes cérémoniels, les chef.fe.s de famille, les fils et les filles de la localité. Serge Tcherkézoff (chap. 8) rappelle qu'ici le terme « femme » n'existe pas : selon les contextes, soit l'on est une sœur/demoiselle, dont le statut est élevé, soit une épouse/femelle, dont le statut est bas. Appeler une sœur du terme d'épouse/femelle est une grave insulte. Le terme d'homme est par contre unique. La règle d'exogamie veut que tous se marient en dehors de leur famille et idéalement de leur village. Si un couple s'installe chez la femme, celle-ci fera partie de l'assemblée des

filles voire des chef.fe.s du village et le mari sera intégré aux fils ou chef.fe.s du village en tant que conseiller. Si la résidence est virilocale, la femme sera considérée comme une épouse et n'aura pas de groupe cérémoniel d'accueil. Se marier dans un même village, c'est pour une femme ne jamais savoir se situer, tant le statut d'épouse et de sœur ne peuvent se cumuler. Cela contribue en conséquent à préserver la règle d'exogamie villageoise.

- 8 Ces sept dernières contributions ont le grand mérite de souligner à quel point la relation entre frères et sœurs met en œuvre des représentations de genre (trop) souvent oubliées des études anthropologiques. Comme le montrent F. Cayrol et C. Toren, dans bien des îles de Polynésie, « les femmes en tant qu'épouses sont officiellement inférieures à leurs maris, alors que les femmes en tant que sœurs peuvent conserver leur statut (supérieur) dans leur maison natale » (ma traduction, F. Cayrol, p. 208). La description de sociétés dans lesquelles les sœurs ont, toutes ou partie, un statut supérieur à leurs frères (Tonga, Fidji) et où les catégories sexuées sont ternaires (Samoa), questionne de manière décisive la thèse de Françoise Héritier d'une valence différentielle des sexes homogène (ainsi que les définitions classiques du concept de genre comme système universellement binaire¹. Ces points ne sont cependant pas discutés ici par les auteurs, au profit d'ethnographies précises et documentées.
- 9 Seul regret : nous aurions aimé voir la manière dont, en pratique, le pouvoir symbolique de la sœur sur la descendance de son frère permet – ou non – à cette dernière, par exemple, de participer à des décisions politiques, de contester les attitudes de ses frères, de mener des stratégies d'ordre économique, etc. Des études de cas auraient permis de cerner davantage l'efficacité et les limites du pouvoir des sœurs.

NOTES

1. Françoise Héritier, *Masculin/féminin*, t. I, *La pensée de la différence*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1996, 332 p.

AUTEUR

HÉLÈNE NICOLAS

Université Paris 8-Vincennes (LEGS - UMR 8238)